

CULTURE
THÉÂTRE

Le Théâtre du Rond-Point, à Paris, programme huit pièces du poète et dramaturge, montées par différents metteurs en scène, dont sa fille, qui souhaitent remettre à l'honneur un auteur précurseur, à l'univers noir et incongru

L'absurde visionnaire
de Roland Dubillard

DU JAMAIS-VU : le Théâtre du Rond-Point, à Paris, propose, du 2 mars au 30 avril, huit pièces du poète et dramaturge français Roland Dubillard, aujourd'hui âgé de 80 ans. Huit pièces dont la dernière, inédite, *Madame fait ce qu'elle dit*, montée par l'épouse du poète, Maria Machado. Mais aussi des lectures, des « surprises » avec le metteur en scène Michel Raskine ou les comédiens André Dussollier ou Marie-Françoise Guittier. Et encore des films, des entretiens archivés par l'Institut national de l'audiovisuel : pendant deux mois, Roland Dubillard sera chez lui au Rond-Point. Jean-Michel Ribes, auteur, metteur en scène et directeur du théâtre, l'a voulu ainsi, qui considère Dubillard comme un immense auteur, encore trop méconnu. Avec trois autres metteurs en scène, il explique au Monde l'importance et l'intérêt de cette œuvre.

► **Jean-Michel Ribes, 56 ans, met en scène *Le Jardin aux betteraves*, une pièce qui n'avait pas été montée depuis sa création par Roger Blin, en 1964.**

Pour moi, Roland Dubillard est un auteur incroyablement moderne, très en avance sur son temps : il a montré, avant tout le monde, l'état de complication dans lequel on vit aujourd'hui, les repères qui pètent, les certitudes qui fichent le camp, cette culture éclatée où on ne sait plus très bien où sont nos valeurs, les labels culturels qui ne sont plus aussi sûrs qu'auparavant...

Mais ce qui en fait un grand auteur, c'est son univers très particulier, qui ne repose pas sur la volonté de raisonner, de déduire, de dénoncer : Roland Dubillard est en apesanteur au-dessus des choses, hors de toute dramaturgie lourde : sa façon de raconter le monde, c'est le sursaut, ou le saut dans le vide. Et son œuvre, qui apparaît concassée ou cocasse ou absurde

ou délirante, on la retrouve aujourd'hui, pleine d'humanité et nous racontant notre monde de manière bien plus exacte, sans doute, que ceux qui ont voulu en donner des visions définitives. Comme le disait Louis Jouvet : « Jouez léger si vous voulez que ce que vous dites ait du poids... »

Le Jardin aux betteraves en est un bon exemple : que nous dit cette histoire d'un quatuor de musiciens perdus dans une Maison de la culture, elle-même perdue dans un champ de betteraves ? Avec elle, Dubillard nous parle de la culture,

« Ses personnages sont des extraterrestres qui débarquent sur notre planète et ont tout à découvrir. Et puisque tout est à découvrir, tout est à refaire »

Catherine Marnas

de ses dérapages, de la perte des valeurs dites culturelles – mais aussi de l'amour, de la paternité, de l'argent... Dubillard, c'est un humour qui est le dernier signal de détresse et en même temps la dernière résistance à la connerie... C'est en ce sens-là qu'il est très jeune : dans cette résistance aux valeurs établies, au convenu.

► **Caterina Gozzi, 40 ans, est italienne, installée en France depuis une dizaine d'années. Elle a déjà mis en scène *La Maison d'os* dans le cadre d'ateliers, et monte au Rond-Point *Les Crabes***

ou les hôtes et les hôtes, pièce créée en 1970 par Dubillard lui-même et remontée par l'auteur en 1995.

Je suis italienne, et donc Dubillard ne fait pas partie de mon univers, de mon histoire ; mais depuis mon arrivée en France, c'est l'auteur dont je me sens le plus proche, dans une sorte de nécessité. La phrase-clé pour comprendre son œuvre, à mon avis, est celle-ci, que l'on trouve dans ses *Carnets en marge* : « Dans ce monde qui est là sans m'avoir demandé mon avis, où je n'ai rien fait, pas même la langue que je parle, – eh bien, mourir, il faudrait aussi que ça se fasse sans moi. Et quand ça se fera, je ne serai pas plus satisfait que je ne le suis par ma vie dans ce monde que je n'ai pas signé, qui me reste étranger, et que je n'ai jamais eu le désir de connaître... »

Roland Dubillard parle comme personne des êtres en état de perte : *Les Crabes*, c'est l'histoire d'un couple de jeunes gens en difficulté financière, qui cherchent une solution et louent leur maison – la maison, dans toutes les pièces de Dubillard, est une métaphore du corps. Cette maison-carapace est elle-même en état de perte : elle fuit, elle tombe en morceaux. Ils la louent à un couple de locataires plus âgés qui vont, littéralement, les dévorer.

Dans la pièce, le mouvement entre le fait de se remplir et de se vider est perpétuel – et ce balancement entre le trop-plein et le trop vide, entre la surface et la profondeur, suscite un grand effet comique. Mais, surtout, Dubillard nous dit quelque chose de très fort sur notre condition d'aujourd'hui : nous sommes devenus des êtres chargés dans un monde de plus en plus schizophrène, un monde qui nous remplit tellement de données, d'informations, de complications

qu'on en est totalement vidés, incapables de tirer un fil...

C'est un univers très noir, en fait, sans espoir : avec ses histoires de fuites et de soudures, Dubillard lance aussi un vrai cri d'alarme sur notre état sécuritaire d'aujourd'hui – tout plomber, tout souder, c'est un état de mort. Mais la fuite, la perte – cette folie qui est porteuse de toute possibilité d'aller plus loin, d'imaginer, d'inventer –, est aussi porteuse de mort... Qu'il ait compris tout cela dès les années 1960-1970 est très impressionnant.

► **Catherine Marnas, 45 ans, recrée *Les Chiens de conserve*, un scénario destiné au cinéma de Roland Dubillard qu'elle avait déjà monté en 1996. Elle avait aussi donné une version théâtrale des *Diablogues* en 1992.**

Roland Dubillard, c'est un regard sur le monde incroyablement libertaire – même s'il ne s'est jamais revendiqué comme anarchiste. Une façon de démonter les mots et les choses : il n'y a plus de haut, de bas, de droite, de gauche... Ses personnages sont comme des extraterrestres qui débarquent sur notre planète et ont tout à découvrir : et donc tout est absolument incongru, drôle, bizarre... Et puisque tout est à découvrir, tout est à refaire, bien sûr.



Roland Dubillard avec Madeleine Renaud, dans «... Où boivent les vaches.», en novembre 1972, dans une mise en scène de Roger Blin, au Théâtre Récamier.

Mine de rien, il pose de vraies questions sur le sens de l'existence, mais il ne les prend pas à bras le corps : avec lui on est dans la tête du spectateur éberlué, qui se dit : comme c'est étrange, la vie... Et dans *Les Chiens de conserve*, dans cette histoire d'un ancien patron d'une marque de nourriture pour chiens, Tout-pour-Toutou, lancé dans une course-poursuite effrénée à la recherche de sa fille, il joue, aussi, sur les formes, les codes, avec une très grande liberté.

► **Eric Vigner, 44 ans, met en scène «... Où boivent les vaches.», pièce créée par Roger Blin en 1972 et montée par Roger Planchon en 1983. Vigner avait aussi monté *La Maison d'os* en 1991.**

Pour moi, c'est quelqu'un d'extrêmement important, puisque j'ai commencé ma vie de metteur en scène avec lui, et que c'est une de ses phrases qui a accompagné la création de ma compagnie, Suzanne M : « Mieux vaut parler comme on veut que comme il faut. Ou alors, je vais me taire. C'est à choisir. »

Sur le plan dramaturgique, il a inventé quelque chose d'incroyablement précurseur : un monde éclaté qui se constitue par liens – cette façon de construire le monde est aujourd'hui très vivante pour

des jeunes gens baignant dans Internet. En même temps, il pose des questions humaines très simples, très concrètes, sans aucun point de vue moral : *La Maison d'os*, par exemple, est une pièce sur l'abandon de la mort.

«... Où boivent les vaches.», dont le titre vient d'un poème de Rimbaud, *La Comédie de la soif*, est un manifeste de résistance artistique et poétique qui a pris une actualité particulière quand nous l'avons créée, à l'automne 2003, pour l'ouverture du Grand Théâtre de Lorient. C'est une histoire à la fois violente et drôle, celle de ce poète dont on ne sait pas vraiment s'il est vivant ou mort, et qui refuse une commande du gouvernement. Pour finir par construire, de sa propre initiative, une fontaine de connaissance, constituée de toutes les figures, de tous les personnages qui habitent sa tête et son corps.

Il y a quelque chose de très organique dans l'écriture de Dubillard, quelque chose qui nous dit qu'on a la chance d'être encore vivants. Et puis, un auteur qui arrive à nous faire rire, au début du XXI^e siècle, et rire avec des choses essentielles de notre existence...

Propos recueillis par
Fabienne Darge